

Aurélien Zincq, « Ernst Mach, psychologue de la forme ? », dans *Philosophie*, vol. 133, 2017, p. 68-87.

Aurélien Zincq¹
Ernst Mach, psychologue de la forme ?²

Pour Denis Seron

Ernst Mach, le célèbre physicien autrichien³, est principalement connu en épistémologie et en philosophie de la psychologie pour avoir été l'auteur d'une théorie de l'expérience sensible qui le positionna, aux côtés de William James, comme l'un des représentants de ce courant philosophique connu sous le nom de « monisme neutre »⁴. L'un des développements les plus fructueux de cette théorie de l'expérience semble avoir été la psychologie de la forme, tant dans la version qu'en a livrée l'École de Graz que l'École de Berlin. Or, le concept de *Gestalt* est en contradiction flagrante avec la théorie moniste défendue par Mach. Si, comme il le soutient, l'expérience est reconductible à une série d'éléments, et à eux seuls, elle ne peut alors ni supporter un

¹ Aspirant du Fonds National de la Recherche Scientifique à l'Université de Liège (Belgique).

² Une première version de ce texte a été présentée le 29 mars 2014 lors du colloque « À l'interface de l'intériorité et de l'extériorité : les *sense data* », organisé par Sandra Laugier et Alexandre Couture-Mingheras à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Je remercie chaleureusement les organisateurs pour leur invitation.

³ Pour un aperçu des travaux d'Ernst Mach (1838-1916), on consultera les principaux ouvrages de référence : E.C. BANKS, *Ernst Mach's World Elements : A Study in Natural Philosophy*, Berlin, Springer, coll. « Western Ontario Studies in the Philosophy of Science », 2003 ; J.T. BLACKMORE, *Ernst Mach ; his work, life, influence*, Berkeley, University of California Press, 1972 ; R.S. COHEN & R.J. SEEGER (éds.), *Ernst Mach — Physicist and Philosopher*, Dordrecht, D. Reidel, coll. « Boston Studies in the Philosophy of Science », 1970 ; R. HALLER & F. STADLER, *Ernst Mach — Werk und Wirkung*, Wien, Hölder/Pichler/Tempsky, 1988. Je me permets d'indiquer par ailleurs le très bel ouvrage de S. GULI, *Elementi, Sensazioni e connessioni funzionali. La filosofia naturale di Ernst Mach*, Milano, Edizioni Unicopli, coll. « Biblioteca di Cultura Filosofica », 2007.

⁴ Pour rappel, le monisme est la doctrine métaphysique d'après laquelle la réalité est ultimement constituée d'un seul type d'éléments. Dans le cas du monisme neutre, ces éléments ne sont ni physiques ni psychiques, car le mental et le physique ne diffèrent par aucune propriété intrinsèque, mais seulement par leur disposition et leur contexte (Cf. B. RUSSELL, *Théorie de la connaissance. Le Manuscrit de 1913*, trad. fr. J.-M. Roy, Paris, J. Vrin, coll. « Bibliothèque des Textes Philosophiques », 2002, p. 27 ; *Id.*, « On the nature of acquaintance », dans *The Monist*, 24, 1914, p. 1-16. Sur le monisme neutre de Mach, cf. E.C. BANKS, *op. cit.*, p. 103-122 et p. 136-161, et sur le monisme neutre en général, cf. L. STUBENBERG, « Neutral Monism », dans *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Winter 2013 Edition), Edward N. Zalta (ed.) ; article disponible en ligne sur <http://plato.stanford.edu/entries/neutral-monism/>

mode de structuration interne, qui présiderait à l'organisation de l'ensemble articulé de ses parties élémentaires, ni manifester, comme en supplément d'elle-même, un élément qui viendrait se surajouter aux éléments sensibles qui la constituent. Toute psychologie de la forme est dualiste dans son principe car elle présuppose que l'expérience ne se suffit pas d'une seule catégorie de constituants sensibles. Ce paradoxe doctrinal relevé, quel statut est-il dès lors permis d'accorder à la théorie de l'expérience élaborée par Mach dans la généalogie de la *Gestaltpsychologie* ?

Mon intention dans cette étude est de défendre la thèse que, loin de s'exclure, le projet d'une analyse des sensations et la notion de *Gestalt* se complètent dans la théorie de l'expérience développée par Mach. Je soutiendrai l'idée que l'on retrouve chez Mach une conception de l'expérience sensible selon laquelle la perception s'oriente dans le flux des sensations grâce à un processus de reconnaissance d'entités « unes et indivisibles », que l'on pourrait considérer comme des entités de nature figurale. Selon cette ligne interprétative, la notion de *Gestalt* constitue l'un des développements nécessaires de la théorie des sensations proposée par Mach. Mais nous verrons cependant en quoi l'approche de Mach se distingue des approches canoniques du concept de *Gestalt*.

Après avoir exposé les raisons qui m'incitent à m'interroger sur la présence de la notion de *Gestalt* dans *L'Analyse des sensations*, je proposerai une mise en perspective de la théorie de l'expérience sensible que défend Mach dans cet ouvrage. Mon hypothèse est que la lecture classique, notamment russellienne, des doctrines de Mach relatives aux sensations, a contribué à dissimuler un versant capital de sa théorie de l'expérience⁵. Je montrerai en quoi cette lecture est partielle en lui opposant une série d'extraits des œuvres de Mach, des extraits susceptibles d'appuyer une lecture de sa théorie de l'expérience sensible qui intègre une réflexion sur la forme. Je procéderai enfin à une réévaluation globale de la philosophie de Mach dans le but de déterminer de quelle façon son épistémologie peut encore être considérée comme un monisme, et ce que signifie l'expression « neutre » qui la qualifie.

LE PROJET D'UNE ANALYSE DES SENSATIONS ET LA NOTION DE *GESTALT*

⁵ On considère habituellement, et à juste titre, la philosophie de Mach comme un phénoménisme. Or, il ne s'agit pas de confondre, chez Mach, le *phénoménisme*, à savoir la position philosophique selon laquelle il n'est d'existence que de ce qui est perçu par les sens — une thèse souvent opposée à la notion kantienne de chose en soi et défendue, au XIX^e siècle, par un auteur tel que J. Stuart Mill —, et le *monisme*, dans ce cas-ci dit « neutre », qui soutient que les constituants ultimes de l'expérience sont les éléments sensibles, qui ne sont ni physiques ni psychiques. D'un côté, il est tout à fait possible de conjuguer le phénoménisme et le dualisme, par exemple dans une perspective intentionnaliste, ou, d'un autre côté, d'admettre l'idée de chose en soi, mais défendre également un monisme, au sens où ce dont je peux faire l'expérience se réduit, en dernière instance, à des éléments sensibles.

La question mise en exergue dans le titre de cet article mérite d'être posée pour au moins deux raisons : la première est d'ordre historique et concerne les sources de la psychologie de la forme, la seconde est d'ordre philosophique et traite de la compatibilité entre le concept fondamental qui sous-tend cette approche en psychologie et le point de vue moniste qui a bien pu l'inspirer.

Si l'on accepte de répondre positivement à l'interrogation qui constitue le titre de cette étude — en bref : si l'on fait d'Ernst Mach l'un des pères fondateurs de la *Gestaltpsychologie* —, nous sommes forcés de constater une certaine difficulté quant à l'établissement correct et définitif de cette paternité. C'est là déjà ce qu'indiquait Kurt Koffka dans ses *Principles of Gestalt Psychology*, lorsqu'il remarquait que Mach avait certes ouvert la voie à de nombreuses investigations en psychologie et en physiologie, notamment en ce qui concerne la dépendance non causale des *Gestalten*, grâce à son interprétation dynamique du parallélisme psychophysique qu'il partageait avec Ewald Hering, mais c'était pour ajouter aussitôt que

le principe était si peu connu que Köhler, qui se réfère à Hering et Müller, ne mentionne pas Mach dans cette filiation. J'ai trouvé le passage en question [*sc.* sur le parallélisme psychophysique] dans Mach tout à fait par hasard et à ma grande surprise. Nous n'avons pas besoin de chercher très loin la raison de cette injustice historique. Mach était un excellent physiologiste, qui a entrevu beaucoup des principaux problèmes de la psychologie, ceux qu'une génération entière de psychologues après lui échouèrent à comprendre ; mais en même temps, sa philosophie ne permettait pas de donner des solutions fructueuses aux problèmes qu'il avait soulevés⁶.

L'historiographie de la psychologie expérimentale a fait des travaux d'Ernst Mach le prodrome des recherches sur la psychologie de la *Gestalt* — probablement aidée par la première génération des psychologues de la forme, surtout par Ehrenfels, qui indiquait au début de son célèbre article avoir trouvé dans *Les Contributions à l'analyse des*

⁶ K. KOFFKA, *Principles of Gestalt Psychology*, London, Routledge & Kegan, 1935, p. 63, cité dans J.-M. MONNOYER, « Formes de complexion, types de connexion. Remarques sur la dualité descriptive et génétique de la notion de *Gestalt* chez Mach, Ehrenfels et Meinong », dans *Philosophiques*, vol. 26, n° 2, 1999, p. 246.

⁷ M.G. ASH, *Gestalt Psychology in German Culture (1890-1967). Holism and the Quest for Objectivity*, Cambridge, Cambridge UP, coll. « Cambridge Study in the History of Psychology », 1995, p. 87 *sq.* ; K. MULLIGAN & B. SMITH, « Mach and Ehrenfels : The Foundations of Gestalt Theory », dans B. SMITH (dir.), *Foundations of Gestalt Theory*, München, Philosophia Verlag, 1988, p. 124-157 ; *Id.*, « Mach and Ehrenfels : Über Gestaltqualitäten und das Probleme der Abhängigkeit », dans R. FABIAN, *Christian von Ehrenfels. Leben und Werk*, Amsterdam, Rodopi, 1985, p. 85-111 ; B. SMITH, « Gestalt Psychology : an Essay in Philosophy », dans *Id.* (dir.), *Foundations of Gestalt Theory*, München, Philosophia, 1988, p. 11-81 ; *Id.*, *Austrian Philosophy. The Legacy of Franz Brentano*, Chicago/LaSalle (Ill.), Open Court Publishing, 1994, p. 243-284.

sensations, parues en 1886⁸, le point de départ de son étude « Sur les "Qualités de forme" »⁹. Or, il apparaît rapidement, à suivre Koffka, que le protagoniste ne fut pas réellement l'instigateur du mouvement de la psychologie de la forme, en particulier dans sa version berlinoise, mais qu'il en fut bien plutôt, et malgré lui, une sorte de lointain parent, qui aurait fait quelques pas sur le chemin de la psychologie de la forme, quoique sans jamais vraiment s'y engager — ce que, du côté de l'École de Graz, Ehrenfels confirme quand il indique le caractère quelque peu alléatoire dont Mach a pu inspirer ses propres travaux et susciter chez lui l'idée du concept de qualité de forme¹⁰. Néanmoins, et en dépit de cette remarque de Koffka, je pense que la question de savoir si la notion de *Gestalt* fut développée dans *L'Analyse des sensations* reste tout à fait pertinente dans le cadre d'une enquête généalogique sur le courant de la psychologie de la forme. En effet, qu'est-ce qui a bien pu intéresser initialement Ehrenfels, dans les écrits

⁸ En 1886 paraissent, à Iena, les *Beiträge zur Analyse der Empfindungen*. En 1900, Mach en fait paraître une deuxième édition, désormais intitulée *Die Analyse der Empfindungen und das Verhältnis des Physischen zum Psychischen*. Le nombre des chapitres de cette deuxième édition a presque doublé par rapport à la première (ajout des chapitres II, III, V, VIII et X) ; la troisième édition, qui paraît deux ans plus tard, en 1902, intègre les chapitres IX et XIV. Les trois éditions qui paraissent encore du vivant de Mach (en 1903, 1906 et 1911) apporteront des corrections mineures à l'ensemble du texte. Sur l'édition du *Hauptwerk* de Mach, cf. F.E. EGGERS & J.-M. MONNOYER, « Notice sur le texte et la traduction », dans E. MACH, *L'Analyse des sensations. Le rapport du physique au psychique*, trad. fr. F. Eggers & J.-M. Monnoyer, Nîmes, Éditions J. Chambon, coll. « Rayon Philo », 1996, p. XXXIII-XXXVI. Depuis 2008, la *Ernst Mach Studienausgabe*, dirigée par F. Stadler, est en cours d'édition chez Xenomoi, Berlin. C'est l'édition de 1911 de *L'Analyse des sensations* (Iena, G. Fischer) qui fut choisie comme version définitive du texte de Mach. Désormais, je citerai cette version de référence dans la *Ernst Mach Studienausgabe*, suivie de la pagination de la traduction française.

⁹ Selon Ehrenfels, les *Gestalten* n'en sont précisément pas ou, plus exactement, elles n'en sont pas au sens qu'a donné l'École de Berlin, concurrente de l'École de Graz, à ce terme. Il ne s'agit donc pas de confondre ces deux types d'éléments figuraux (cf. J.-M. MONNOYER, art. cit., sur l'élaboration de la notion de *Gestalt* dans l'École de Graz, particulièrement chez Ehrenfels et Meinong). La forme spatiale, la mélodie, la relation, etc., sont des *qualités* qui viennent s'ajouter, comme contenu de représentation, au complexe de représentation constitué par le fondement sensible (cf. Chr. EHRENFELS, « Über "Gestaltqualitäten" », dans *Philosophische Schriften*, Bd. 3 : *Psychologie, Ethik, Erkenntnistheorie*, München, Philosophia Verlag, 1988, p. 136 ; trad. fr. D. Fisette, « Sur les "Qualités de forme" », dans E. HUSSERL, C. STUMPF *et alii*, *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, D. Fisette & G. Fréchette (dir.), Paris, J. Vrin, coll. « Bibliothèque des Textes Philosophiques », 2007, p. 236). On peut résumer très schématiquement la querelle entre l'École de Berlin et l'École de Graz en signalant que, pour l'École de Berlin, la *Gestalt* est un tout (*Ganz*), alors que pour l'École de Graz elle est une qualité (*Qualität*). Pour reprendre une image particulièrement éclairante, utilisée par B. Smith, ces deux conceptions s'opposent comme peuvent s'opposer les conceptions *dualiste* et *personnaliste* du rapport entre l'âme et le corps : ou bien l'âme s'ajoute qualitativement au corps, ou bien l'homme est considéré comme une totalité composée indistinctement d'aspects psychiques et physiques (cf. B. SMITH, *Austrian Philosophy. The Legacy of Franz Brentano*, *op. cit.*, p. 245).

¹⁰ « Über "Gestaltqualitäten" », p. 128 ; trad. fr., p. 225.

de Mach, pour qu'il puisse y trouver la source de ses réflexions sur les qualités de forme ? Quels sont les passages de *L'Analyse* en faveur de l'idée de *Gestalt* ?

La deuxième raison qui me pousse à interroger la présence de la notion de *Gestalt* dans *L'Analyse des sensations* est, quant à elle, expressément philosophique. Comme je l'ai indiqué en introduction, le réductionnisme de Mach semble se situer en opposition avec la conception dualiste de l'expérience que suggère le concept de *Gestalt*. Si, comme c'est le cas, Mach défend dans *L'Analyse des sensations* la thèse que toute expérience est reconductible à des « éléments » — dont il faudra clarifier, par la suite, la teneur —, alors sa théorie est clairement incompatible avec toute approche de l'expérience de type « gestaltiste », et l'on peut même aller jusqu'à se demander comment il est possible qu'elle puisse saisir une notion telle que celle de *Gestalt*. En admettant, comme le fait Mach, que tous les corps dont nous réalisons l'expérience sont au final composés d'éléments sensibles, et d'eux seuls, la notion de *Gestalt* ne peut en effet trouver sa place dans la perspective épistémologique défendue par une telle conception de l'expérience. Là où l'élémentarisme domine, toute idée de structuration des phénomènes — qu'elle soit interne ou externe — est par principe exclue. On peut illustrer ce paradoxe consistant à retrouver chez Mach les germes du concept de *Gestalt* à partir de l'exemple paradigmatique de la psychologie de la forme : la mélodie est un complexe sonore constitué d'un ensemble de sons, mais, en même temps, elle vaut *plus* (au sens quantitatif) que la somme de ses composantes sensibles. La mélodie n'est qu'apparence (*Erscheinung*), mais, dans l'apparence, elle est *plus* qu'apparence¹¹. Or, c'est ce « plus » qui indique la présence d'une *Gestalt* — ou, selon la terminologie d'Ehrenfels, d'une qualité de forme, à côté des qualités sensibles — dont ne permettrait pas de rendre compte la théorie des sensations défendue par Mach. Que ce soit d'après l'École de Graz ou l'École de Berlin — et peu important ici les raisons avancées par ces écoles de psychologie en faveur de cette thèse —, la *Gestalt* constitue de fait une unité indivise, irréductible à un quelconque fondement sensible. Elle est cette expérience où ce qui m'est donné constitue une totalité qui ne peut être reconduite à la simple addition de ses parties. C'est pourquoi Ehrenfels, dans son article « Sur les "Qualités de forme" », peut-il définir celles-ci de la façon suivante :

Les contenus positifs de représentation qui sont liés dans la conscience à la présence de complexes de représentation, lesquels consistent en éléments séparables les uns des autres (c'est-à-dire représentables indépendamment les uns des autres). Ce complexe de représentations, qui est nécessaire à la présence des qualités de forme, nous le nommons « fondement » [*Grundlage*] des qualités de forme¹².

¹¹ Je reprends la formule à M. DUFRENNE, *Phénoménologie de l'expérience esthétique*. Tome 1 : *L'objet esthétique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Épiméthée », 1953, p. 288-289.

¹² « Über "Gestaltqualitäten" », p. 134 ; trad. fr., p. 236.

Comme on le constate, la qualité de forme n'est en aucun cas confondue par Ehrenfels avec le soubassement sensible par le biais duquel elle se manifeste. La relation qui unit le contenu de représentation et le complexe sensible est une *fondation*, ce qui implique une relative indépendance de la qualité de forme par rapport à la strate sensible¹³. Les qualités de forme ont assurément besoin d'un complexe sensible pour pouvoir être appréhendées, mais, comme le souligne à de nombreuses reprises Ehrenfels, elles sont *distinctes* de ce fondement¹⁴. En ce sens, et si l'on suit la thèse de Mach, il s'avèrerait que l'analyse de certains complexes de représentations — ou de *complexes de sensations*, pour reprendre l'expression consacrée de Mach¹⁵ — n'attesterait pas de leur réductibilité, *en tant qu'objet* appréhendé par la conscience perceptive, à une somme de sensations. La mélodie entendue, le carré vu, la hauteur de son absolue qui a été saisie, etc., sont des objets spécifiques qui, dans chaque cas, résistent à leur reconduction au fondement sensible par l'intermédiaire duquel ils sont perçus. En bref, certains objets sont, semble-t-il, une somme de sensations, tandis que d'autres ne le sont pas. Il y a, dans le cas de ces derniers, un « reste », qui n'est pas une sensation — et ce reste, c'est ce qu'Ehrenfels appelle la qualité de forme. Cette dualité entre les objets intégralement sensibles et les objets qui instancient une structure de nature figurale, est parfaitement saisie par Ehrenfels lorsqu'il présente son argument pour parvenir à distinguer les qualités de forme des objets sensibles qui n'en possèdent pas :

Lorsqu'un complexe de représentations *C* est donné dans la conscience et que la question se pose de savoir si un contenu de représentation *R* présent simultanément est à considérer comme identique à ce complexe ou bien comme une qualité de forme fondée sur lui, on se demande alors s'il est possible de modifier les éléments de *C* (en conservant leurs relations réciproques), de telle sorte que *R* demeure entièrement inchangé ou presque, tandis que par une transformation minime, partielle et irrégulière des éléments de *C*, il perd entièrement son caractère. Si tel est le cas, alors *R* n'est pas identique à *C*, mais il est plutôt une qualité de forme appartenant à *C*. Cela peut être considéré comme une indication de l'existence de telles relations lorsque la reproduction de *R* par le souvenir est plus facile que celle des éléments de *C*¹⁶.

Si l'on applique la méthode préconisée par Ehrenfels, par exemple aux complexes qui sont appréhendés par le canal de la perception auditive, on remarquera que la cacophonie ne présente pas une qualité de forme, alors que c'est le cas de la mélodie — qui ne passe donc pas complètement au tamis de l'analyse des sensations. Tous les complexes de sensations ne sont pas — d'après Ehrenfels, qui sera suivi par tous les psychologues de la forme — réductibles à des éléments sensibles : certaines expériences

¹³ Cf. J.-M. MONNOYER, art. cit., p. 258.

¹⁴ « Über "Gestaltqualitäten" », p. 139 ; trad. fr., p. 239.

¹⁵ *Die Analyse der Empfindungen*, p. 12 ; trad. fr., p. 8.

¹⁶ « Über "Gestaltqualitäten" », p. 137 ; trad. fr., p. 237.

présentent des configurations dont le sens n'équivaut pas à la sommation de leurs constituants sensibles.

Comment est-il possible de réussir à concilier la thèse selon laquelle la notion de *Gestalt* se trouverait déjà dans *L'Analyse des sensations* — et non pas seulement de façon nominale, mais explicite — avec le monisme neutre de Mach ? Retrouve-t-on réellement la notion de *Gestalt* dans *L'Analyse des sensations* ? Dans l'affirmative, pourquoi Mach n'aurait-il pas remarqué que la notion de *Gestalt* pouvait remettre en cause les idées relatives à la teneur de l'expérience sensible qu'il défend dans son ouvrage ? Entre le projet moniste de l'analyse des sensations — auquel on identifie le plus souvent, dans une perspective russellienne, la philosophie de Mach — et la psychologie de la *Gestalt* — dont j'ai suggéré l'incompatibilité avec un tel projet — n'existe-t-il pas une troisième voie pour décrire la théorie de l'expérience élaborée par Mach ?

LA DÉCOMPOSITION SENSIBLE DES CORPS

Selon la vulgate établie par l'historiographie philosophique¹⁷, le monisme de Mach se résumerait à la thèse selon laquelle

la chose, le corps, la matière, ne sont rien [...] hors de la connexion [*Zusammenhang*] des éléments, des couleurs, des sons..., autrement dit de ce qu'on nomme leurs caractéristiques¹⁸.

Par « caractéristiques », il faut bien sûr entendre le concept d'« éléments » — celui-ci possédant, suivant Mach, une signification indéterminée :

Les complexes [*sc.* les objets sensibles] se réduisent en éléments [*Elemente*], c'est-à-dire en parties constitutives ultimes [*d.h. in letzte Bestandteile*] que, jusqu'à ce jour, nous ne pouvons réduire à quelque chose de plus simple¹⁹.

Le § 2 des « Remarques préliminaires antimétaphysiques » qui ouvrent *L'Analyse des sensations* est probablement le plus explicite quant à cette thèse soutenant que les corps se réduisent à des complexes de sensations :

Les couleurs, les sons, les températures, les pressions, les espaces, les temps, etc., forment entre eux des connexions multiples et variées, et ils sont eux-mêmes associés à des états d'âme, des sentiments et des volitions. De ce réseau émerge ce qui est relativement plus solide et plus stable [*Beständigere*], qui s'imprime dans la mémoire et s'exprime dans la langue.

¹⁷ Cf., par exemple, E.C. BANKS, *op. cit.*, p. 103-122 et B. RUSSELL, *The Analysis of Matter* [1927], New York, Dover, 1954, p. 15.

¹⁸ *Die Analyse der Empfindungen*, p. 15 ; trad. fr., p. 11. « Les corps ne sont [...] pas autre chose que des faisceaux de réactions régulièrement liées entre elles » (E. MACH, *Studienausgabe*, Bd. 2 : *Erkenntnis und Irrtum. Skizzen zur Psychologie der Forschung*, E. Nemeth & F. Stadler (Hrsg.), Berlin, Xenomoi, 2001, p. 157 ; trad. fr. M. Dufour, *La Connaissance et l'erreur*, Paris, Éditions Flammarion, coll. « Bibliothèque de Philosophie Scientifique », 1908, p. 157).

¹⁹ *Die Analyse der Empfindungen*, p. 14-15 ; trad. fr., p. 10-11.

Se manifestent tout d'abord comme étant relativement plus stables, parce qu'ils sont liés (fonctionnellement) [*funktional*] au temps et à l'espace, les *complexes* de couleurs, de sons, de températures, etc., de sorte qu'on leur attribue des noms particuliers, et qu'on les désigne comme des *corps* [*Körper*]. En aucun cas, toutefois, ceux-ci ne sont absolument stables²⁰.

La table sur laquelle j'écris, l'arbre que je perçois au fond du jardin, la mélodie que j'écoute, mon voisin avec lequel je discute, moi-même me regardant dans le miroir, etc., tous ces corps ou, dans la terminologie de Mach, ces complexes de sensations, sont réductibles à un ensemble d'éléments, divers et variables, et dont la stabilité, c'est-à-dire la connexion fonctionnelle les unissant les uns aux autres, n'est jamais tout à fait assurée. On notera que le Moi est lui aussi considéré comme le produit d'une dépendance fonctionnelle entre éléments ou, pour employer un terme qui remonte à Hume, comme un « faisceau » d'éléments²¹.

Si le Moi est simplifiable à un complexe de sensations, la question se pose de savoir qui, dès lors, réalise l'expérience des complexes de sensations qui ne sont pas lui-même. Pour éviter tout à la fois la monstrueuse idée d'un Moi isolé, « en soi », et la solution physicaliste consistant à chercher dans le corps, plus exactement dans le cerveau, « un point fixe qui assignerait un siège à l'âme elle-même, afin de sauver la soi-disant unité psychique »²², la parade de Mach va consister à distinguer trois types d'éléments constituant le système des interactions fonctionnelles entre le Moi et le monde — bien que ces expressions, quand on adopte la position de Mach, ne soient dès lors plus adéquates. Dans la première catégorie, on retrouve les éléments ABC... ou « complexes de couleurs, de sons, etc., que nous appelons habituellement des corps ». La seconde catégorie est, quant à elle, composée des éléments KLM... Ceux-ci constituent le complexe qui se nomme notre corps — et qui est une partie du premier groupe d'éléments que certaines particularités ont rendu remarquable. Dans la troisième catégorie, on retrouve les éléments abc... qui forment les complexes constitués de nos volitions, de nos souvenirs, volontés, désirs, etc.²³

Pour Mach, nous opposons généralement au complexe ABC... le complexe constitué de KLM... et d'abc..., ce dernier étant alors identifié au Moi — bien que seul abc... puisse, dans certains cas, être véritablement considéré comme Moi²⁴. À vrai dire, l'indépendance entre les complexes est relative et ne peut résister à un examen plus approfondi. En effet, soutient Mach, « ABC... est toujours codéterminé [*mitbestimmt*] par

²⁰ *Ibid.*, p. 12 ; trad. fr., p. 7-8. « Je puis ramener l'ensemble de mes perceptions *physiques* à des éléments qui actuellement ne sont plus décomposables : couleurs, sons, pressions, odeurs, espaces, temps, etc. » (*Erkenntnis und Irrtum*, p. 16 ; trad. fr., p. 21).

²¹ *Erkenntnis und Irrtum*, p. 18 ; trad. fr., p. 24.

²² *Die Analyse der Empfindungen*, p. 32 ; trad. fr., p. 28.

²³ *Ibid.*, p. 17 ; trad. fr., p. 13.

²⁴ *Idem*.

KLM... »²⁵ : les propriétés des corps sont conditionnées par le nôtre (KLM...), quoique celui-ci, réciproquement, réagisse et paraisse influencé par ABC... Il en va de même pour les complexes constitués des éléments ABC... : ils s'influencent les uns les autres, sans que nous puissions déterminer complètement et intégralement ces influences²⁶.

L'une des ambitions de cette théorie est de résoudre le problème métaphysique du Moi. L'opposition entre le Moi et le monde disparaît, tout simplement parce que le Moi lui-même disparaît et que seule se manifeste, en dernier ressort, la forme des connexions entre ABC..., KLM... et abc...

[Tous les éléments] s'agrègent en une seule masse cohérente [*zusammenhänge Masse*], laquelle, si l'on touche à un quelconque élément, est mise en branle dans sa totalité, avec cette nuance qu'une perturbation dans KLM... a des répercussions plus importantes et plus profondes que si elle a lieu dans ABC...²⁷

La spécificité du Moi est d'offrir, par rapport à la masse compacte des sensations qui composent les autres corps, une densité plus importante. Le Moi n'est pas une monade isolée du monde : il est une partie du monde et il est noyé dans son courant, il en est issu et est prêt à s'y diffuser de nouveau²⁸. De la sorte, le droit d'attribuer ABC... au Moi ne s'arrête nulle part : « Le Moi peut être élargi au point d'inclure le monde entier »²⁹. Il résulte, du point de vue de cette simplification du monde et du Moi aux éléments ABC..., KLM... et abc..., la thèse selon laquelle

l'opposition entre le Moi et le monde, entre la sensation ou le phénomène [*Erscheinung*] et la chose [*sc.* la chose en soi], disparaît, et l'on n'a plus affaire qu'à la forme de connexion entre les éléments abc..., ABC..., KLM...³⁰

²⁵ *Ibid.*, p. 18 ; trad. fr., p. 14.

²⁶ *Erkenntnis und Irrtum*, p. 157 ; trad. fr., p. 157.

²⁷ *Die Analyse der Empfindungen*, p. 23-24 ; trad. fr., p. 20.

²⁸ *Erkenntnis und Irrtum*, p. 471-472 ; trad. fr., p. 386. Mach soutient en fait une position inspirée de G.L. Lichtenberg. Il cite d'ailleurs un aphorisme de celui-ci dans *L'Analyse*, auquel, dit-il, il ne peut que souscrire : « Tout ce que nous connaissons, c'est l'existence de nos sensations [*Empfindungen*], de nos représentations [*Vorstellungen*] et de nos pensées [*Gedanken*]. Cela *pense*, devrait-on dire, comme on dit de l'éclair : cela *brille*. [...] Admettre le *Moi*, le postuler, n'est rien qu'une nécessité pratique » (G.L. LICHTENBERG, *Schriften und Briefe*, Bd. 2 : *Sudelbücher II, Materialhefte, Tagebücher*, München, W. Promies Verlag, 1971, p. 412, cité dans *Die Analyse der Empfindungen*, p. 34 ; trad. fr., p. 30). Pour faire justice de la constellation à laquelle appartient Mach, je me permets de relier cet aphorisme de Lichtenberg à une note des *Tagebücher* de R. Musil, qui avait consacré sa thèse à Mach, sous la direction de C. Stumpf : « Nous ne pensons pas à quelque chose, mais quelque chose qui pense surgit en nous. La pensée ne consiste pas dans le fait que nous voyons clairement quelque chose qui s'est formé en nous, mais dans le fait qu'un développement intérieur se propage jusqu'à ce champ de clarté » (R. MUSIL, *Journaux*, I, trad. fr. P. Jaccottet, Paris, Éditions du Seuil, 1981, p. 157).

²⁹ *Die Analyse der Empfindungen*, p. 20 ; trad. fr., p. 17.

³⁰ *Ibid.*, p. 21 ; trad. fr., p. 17. Cette dissolution du Moi dans le flux des sensations ressortit à la thèse du parallélisme psychophysique, dont je ne parlerai pas dans le cadre de cette étude. Mach y consacre de nombreux paragraphes dans *L'Analyse des sensations* (*cf.*, pour indication, *Die Analyse der*

Ce premier tour d'horizon pourrait laisser penser que le monisme neutre de Mach n'en serait pas vraiment un. Après tout, Mach ne distingue-t-il pas les éléments ABC..., KLM... et abc ? Cependant, il n'en est rien. Tous ces éléments sont de même nature³¹. C'est notre manière de les considérer qui nous incite à les appréhender comme des objets physiques, des sensations, l'effet que cela fait, etc.

Une *couleur* est un *objet physique* pour autant que nous tenons compte de sa dépendance à l'égard de la source lumineuse qui l'éclaire (comme à l'égard d'autres couleurs, d'autres températures, d'autres chaleurs, etc.). Si nous prêtons attention, toutefois, à la *dépendance* de la couleur vis-à-vis de la *rétine* (des éléments KLM...), elle devient un objet *psychologique*, une *sensation*. Ce n'est pas la *matière*, mais la *direction de la recherche* qui diffère dans les deux domaines³².

Il n'existe pas de différences essentielles entre les divers types d'éléments, celles-ci ne consistent que dans la direction du regard qui est porté sur le complexe en question.

QUEL MONISME ?

Les quelques thèses qui viennent d'être brièvement présentées passent habituellement, depuis la lecture russellienne des travaux de Mach, pour les points fondamentaux de sa position moniste. Dans cette doctrine, tout, y compris le Moi, s'avérerait réductible à des « éléments » — que l'on pourrait tout à fait, si ce n'était la réserve de Mach, considérer comme des sensations, les fameux *sense data* de Russell. Certes, Mach établit une distinction entre trois catégories d'éléments, mais celle-ci, comme nous l'avons vu, n'est que de principe : elle ne recouvre en aucun cas une différence qualitative entre ABC..., KLM... et abc... Présentée de cette façon, la philosophie de Mach se soumet parfaitement à l'orthodoxie du monisme neutre.

Je pense que cette présentation globale de la pensée de Mach, si elle n'est pas totalement fautive, n'est toutefois que partiellement vraie³³. Elle s'appuie sur des extraits de *L'Analyse des sensations* qui doivent impérativement être réévalués dans la perspective

Empfindungen, p. 48 ; trad. fr., p. 44). Sur ce sujet, on consultera S. GULI, *Elementi, Sensazioni e connessioni funzionali. La filosofia naturale di Ernst Mach, op. cit.*, p. 72-74. Pour une présentation globale de la « philosophie de Mach » par lui-même, qui offre de précieuses informations sur le parallélisme psychophysique, je renvoie à E. MACH, « Sur le rapport de la physique à la psychologie », dans *L'Année psychologique*, vol. 12, 1905, p. 303-318.

³¹ *Die Analyse der Empfindungen*, p. 21 ; trad. fr., p. 18.

³² *Ibid.*, p. 24 ; trad. fr., p. 21.

³³ Pour être exact, ce sont essentiellement les thèses relatives aux éléments qui me paraissent, en l'état, c'est-à-dire sans nuances, être erronées. C'est sur ce point que ma critique, dans les pages qui suivent, va se concentrer.

globale de l'ouvrage, c'est-à-dire en regard des thèses corollaires qui y sont aussi soutenues par Mach. Ainsi, comme je vais tenter de le montrer à présent, l'idée selon laquelle tout ce dont je peux réaliser l'expérience se réduit à des éléments sensibles — compris comme des unités ultimes grâce auxquelles se construit mon expérience perceptive —, n'est pas, en tant que telle, soutenue par Mach. Il s'agit bien plutôt d'une extrapolation, élaborée sommairement à partir de quelques citations. Pour filer la métaphore, je crois que Mach ne soutient pas la thèse que les sensations seraient comme des « briques » à partir desquelles s'édifierait notre vie perceptive.

En quel sens Mach peut-il être — s'il peut l'être encore — qualifié de moniste ? Quelle est, finalement, la nature des éléments ? Quelle est la théorie de l'expérience développée par Mach ? Pour répondre à ces questions, je commencerai par reconsidérer le statut et la portée du concept d'« élément » dans *L'Analyse des sensations*, avant de proposer une lecture intégrative de la théorie de l'expérience de Mach. Cela nous ramènera, en dernier lieu, au problème de la présence de la notion de *Gestalt* dans *L'Analyse*.

On peut considérer le travail de Mach dans son ouvrage de 1886 comme un combat mené contre trois formes d'absolutisme : (1) celui de la chose en soi, (2) du Moi et (3) du sensible. Par souci stratégique, Mach décide que la meilleure façon de lutter contre les deux premières formes d'absolutisme est de soutenir le régime du troisième, celui où la seule sensation fait autorité. Un extrait des « Remarques préliminaires antimétaphysiques » nous fera mieux apprécier la ruse diplomatique élaborée par Mach :

Nous voyons un corps avec une pointe en S. Quand nous touchons S et le mettons en contact avec notre corps, nous recevons une piqûre. Nous pouvons voir S sans ressentir la piqûre. Mais il suffit que nous ressentions la piqûre pour trouver S en contact avec notre peau. Le point visible est donc un *noyau permanent* auquel, selon les circonstances, vient se rattacher la piqûre comme quelque chose de fortuit. Étant donné la fréquence des cas analogues, on finit par s'habituer à considérer *toutes* les qualités comme des « effets », issus de noyaux permanents, et transmis au Moi par l'intermédiaire du corps, auxquels nous donnons le nom de *sensations* [*Empfindungen*]. De cette manière, néanmoins, les noyaux perdent tout contenu perceptible [...]. Il est juste de dire en effet que le monde n'est constitué que de nos sensations. Ce qui veut bien dire que nous ne connaissons *que* les sensations, auquel cas l'hypothèse de tels noyaux d'où se détacheraient les sensations, ainsi que celle de leur interaction, devient totalement inutile et superflue³⁴.

Comme on le voit, le cheminement de Mach consiste à adhérer à l'idée que nous ne connaissons des corps que les sensations auxquelles nous avons accès pour ensuite radicaliser celle-ci et soutenir que le monde n'est constitué que de nos sensations³⁵. Le

³⁴ *Ibid.*, p. 20 ; trad. fr., p. 16.

³⁵ *Ibid.*, p. 34 ; trad. fr., p. 30.

pas suivant contient, ainsi que nous l'avons vu dans la section précédente, la réfutation du Moi : il ne constitue lui-même qu'un assemblage plus ou moins dense de sensations³⁶. Toutefois, Mach ne s'arrête pas à la thèse selon laquelle « le monde n'est constitué que de nos sensations »³⁷ : les sensations ne sont pas des données absolues qui, malgré leur variabilité, constitueraient une *substance* suffisamment stable d'où il serait possible de dériver la multiplicité des objets du monde — y compris le Moi. Le matériau dont est composé l'ameublement du monde n'est pas, dans la perspective de Mach, un *donné* sensible brut.

Il n'existe qu'une seule sorte d'éléments de conscience : les sensations³⁸. Or, comme en a témoigné un extrait déjà cité³⁹, les sensations ne sont en aucun cas absolutisées par Mach. Au contraire, ce qu'il appelle « sensations » change d'aspect selon le point de vue adopté pour les appréhender. Les expressions d'« éléments », de « complexes d'éléments », de « sensations » et de « complexes de sensations » n'ont par conséquent de sens que lorsqu'elles sont pensées dans un rapport de dépendance fonctionnelle⁴⁰. La sensation n'est pas « une » sous divers rapports ; ce sont bien plutôt les divers rapports qui, l'appréhendant, la déterminent comme étant telle ou telle. En ce sens, l'éclairage de ma lampe peut être considéré tantôt comme un objet physique, tantôt d'un point de vue physiologique, par exemple comme ayant un certain effet sur ma rétine, tantôt comme « l'effet que cela fait ». Dans les trois cas, l'« objet » se constitue en fonction de la position adoptée pour le saisir⁴¹.

L'homme, d'après Mach, possède la capacité de déterminer arbitrairement et consciemment un point de vue. Il peut de cette façon prêter attention aux plus infimes détails ou, au contraire, ne s'intéresser qu'aux caractéristiques les plus saillantes : « Il peut se hausser à sa guise jusqu'aux abstractions les plus générales, ou s'enfoncer dans le

³⁶ « Les prétendues unités — "corps" et "Moi" — ne sont que des expédients destinés *provisoirement* à s'orienter, et qui remplissent certaines finalités *pratiques* » (*ibid.*, p. 21 ; trad. fr., p. 17).

³⁷ *Ibid.*, p. 20 ; trad. fr., p. 16.

³⁸ *Ibid.*, p. 178 ; trad. fr., p. 163.

³⁹ *Ibid.*, p. 24 ; trad. fr., p. 21.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 23 ; trad. fr., p. 19.

⁴¹ On constate ici le lien possible entre le phénoménisme de Mach et la phénoménologie de Husserl : « Les "data hylétiques", les purs *data* de sensation [...] ne sont pas par eux-mêmes des perspectives, mais le deviennent [...] par le biais de ce qui précisément leur donne la fonction subjective d'être l'apparition de ce qui est objectif » (E. HUSSERL, *Psychologie phénoménologique*, trad. fr. P. Cabestan *et alii*, Paris, J. Vrin, coll. « Bibliothèque des Textes Philosophiques », 2001, p. 155). Sur tout ceci, on consultera R. BRISART, « L'expérience perceptive et son passif. À propos des sensations dans le constructivisme de Husserl », dans *Philosophie*, n° 119, 2013, p. 33-63. J'emprunte l'exemple de l'éclairage de la lampe à E. HUSSERL, *Expérience et jugement. Recherches en vue d'une généalogie de la logique*, trad. fr. D. Souche-Dagues, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Épiméthée », 2011⁴, p. 85.

plus petit des particuliers »⁴². La Terre peut, sous un jour déterminé, apparaître sphérique, elle peut aussi ne plus l'être du tout quand on décide de tenir compte de ses aspérités. L'objet n'est pas « un » sous différentes facettes ; ce sont ces différentes facettes qui le présentent comme « un ».

La relativisation du sensible opérée par Mach va encore bien plus loin dans la remise en question du pouvoir fondateur des sensations — et, de la sorte, entre directement en contradiction avec les thèses monistes qui sont couramment présentées comme étant les siennes. Bien que les éléments se constituent selon le point de vue pour lequel on a opté, ils ne peuvent cependant jamais être appréhendés en eux-mêmes ; plus précisément : il n'existe pas d'éléments isolés, indépendants d'un complexe. « Une sensation, soutient Mach, ne se présente que dans un complexe » et, précise-t-il avec humour, elle ne « pourrait aller toute seule se promener dans le monde »⁴³.

On peut compléter cette thèse par une illustration empruntée au chapitre X de *L'Analyse des sensations*, dans lequel Mach traite spécifiquement des relations entre les sensations visuelles et les autres types d'éléments :

Dans la vie psychique normale, les sensations visuelles n'apparaissent pas *de façon isolée*, mais sont mises en connexion avec les sensations qui nous viennent des autres sens. Nous ne voyons pas des images *optiques* dans un espace optique, mais nous percevons les corps dans notre environnement sous leurs multiples propriétés sensorielles. Ce n'est qu'en pratiquant *intentionnellement* une analyse que les sensations visuelles sont dégagées des complexes. [...] Les perceptions — elles aussi — sont presque toujours mises en connexion avec des pensées, des souhaits, des pulsions⁴⁴.

Un peu plus loin, Mach revient sur cette illustration, pour en éclaircir l'apport théorique :

Nous voyons [...], non pas les couleurs et les formes, mais les *corps* dans l'espace. Ce ne sont pas les éléments du complexe, c'est *le tout* du complexe physiologico-optique qui se révèle important⁴⁵.

Les éléments — ainsi que le soulignera Mach dans une note du premier chapitre de *L'Analyse* — sont le produit d'un processus d'*abstraction*⁴⁶. Les sensations sont donc des *abstracta*. Ce déni des éléments est le plus flagrant au début du chapitre XI de *L'Analyse*, où Mach annonce, sans détour :

Les discussions précédentes [*sc.* celles menées tout au long de *L'Analyse des sensations*] ne

⁴² *Die Analyse der Empfindungen*, p. 16 ; trad. fr., p. 12. La « chose en soi » naît dès lors que l'on ne reconnaît pas cette multiplicité des points de vue pour appréhender un complexe. Selon Mach, il n'est pas possible d'opérer « simultanément une appréhension synoptique et une approche sélective rigoureuse » d'une même chose (*cf. ibid.*, p. 15 ; trad. fr., p. 11-12).

⁴³ *Erkenntnis und Irrtum*, p. 469-470 ; trad. fr., p. 383.

⁴⁴ *Die Analyse der Empfindungen*, p. 189 ; trad. fr., p. 173.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 200 ; trad. fr., p. 184.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 14 ; trad. fr., p. 11.

laissent planer là-dessus aucun doute : les sensations ne peuvent pas à elles seules servir de fondement à une vie psychique ayant quelque ressemblance, même éloignée, avec la nôtre⁴⁷.

Les sensations sont volatiles ; elles disparaissent sitôt qu'elles apparaissent⁴⁸. Bien que ce ne soient pas les corps qui produisent les sensations, mais bien plutôt les complexes élémentaires qui constituent les corps⁴⁹, les éléments ne perdent jamais selon Mach leur caractère éphémère⁵⁰. De ce fait, il n'est pas possible de compter sur l'aspect fugitif des sensations pour former les corps dont nous réalisons l'expérience.

Cet argument avancé par Mach contre l'absolutisme de la sensation n'est cependant pas sa seule réponse à l'encontre de la suprématie du sensible. Il ne manifeste qu'une partie des raisons qui le poussent à refuser aux sensations tout pouvoir constituant. Pour éviter de laisser penser que, malgré leur variabilité, les sensations posséderaient néanmoins une fraction de ce pouvoir constituant, Mach en vient à postuler en guise de test la présence, dans le champ sensible, de sensations d'un type particulier qui seraient plus solides et stables que la moyenne des éléments. Serait-ce alors la suprématie des constantes sur les variables, la régularité de certains phénomènes sensibles, la violence avec laquelle se manifeste une sensation, par exemple dans le cas d'une forte excitation, etc., qui permettraient que s'élabore une vie psychique comparable avec la nôtre ? La réponse de Mach est négative. Il n'existe pas d'après lui d'authentiques constantes, ni de corps vraiment stables⁵¹, pas plus que les traces du passé, malgré la ressemblance entre les phénomènes, ne suffisent à former une mémoire⁵². Comment se constitue dès lors ce dont nous réalisons l'expérience ? Qu'est-ce qui assurerait selon Mach le fondement de notre vie psychique ?

Pour tenter de répondre à cette interrogation, relative à l'élaboration des objets sensibles, considérons la question soulevée dans le premier chapitre de *L'Analyse des sensations* : comment pouvons-nous reconnaître des « objets » comme les mêmes, en dépit du peu de stabilité qui les caractérise ? Comment reconnaître leur persistance à travers la variabilité des sensations ? Ainsi qu'en témoignent les premiers exemples présentés par Mach, ce problème, relatif à ce que l'on pourrait appeler l'identité des objets dont nous faisons l'expérience, est l'un des problèmes fondamentaux que pose *L'Analyse des sensations* :

Selon l'éclairage, ma table est tantôt plus claire, tantôt plus foncée ; elle peut être tantôt plus chaude, tantôt plus froide. Elle peut comporter une tache d'encre ; un pied peut se briser. On peut la réparer, la polir, en remplacer chacune des parties. Elle demeure pourtant, à mes

⁴⁷ *Ibid.*, p. 223 ; trad. fr., p. 207.

⁴⁸ *Idem.*

⁴⁹ *Ibid.*, p. 34 ; trad. fr., p. 30.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 16 ; trad. fr., p. 12.

⁵¹ *Ibid.*, p. 11-13 ; trad. fr., p. 8.

⁵² *Ibid.*, p. 225 ; trad. fr., p. 209.

yeux, la table sur laquelle j'écris chaque jour⁵³.

Mach invoque à plusieurs reprises, dans *L'Analyse des sensations* et *La Connaissance et l'erreur*, la loi de l'association⁵⁴, qui fonctionne selon une combinaison du principe de permanence et de celui de différenciation suffisante⁵⁵, pour expliquer notre capacité à saisir certaines régularités au sein des phénomènes sensibles. Néanmoins, ces principes sont le plus souvent rapportés à un principe plus originaire et englobant, en dehors duquel la loi de l'association qui les gouverne ne paraît plus s'appliquer. Ce principe est celui de la nomination : les « mots ont acquis par un usage multiple et varié, la propriété de décrire et de limiter les complexes »⁵⁶. C'est parce que nous leur attribuons des noms particuliers, qui permettent de réactiver certaines expériences dans lesquelles ils furent appréhendés, que les objets apparaissent comme identiques⁵⁷. Dans *La Connaissance et l'erreur*, une présentation populaire de ses travaux parue en 1906, Mach est encore plus précis quant à ce pouvoir du concept de constituer les objets d'expérience :

Tout concept est le pendant d'une réalité objective discernable ; il y a autant de choses que de concepts. [...] L'ordre dans lequel les concepts naissent l'un après l'autre, est identique à celui dans lequel naissent les choses⁵⁸.

C'est aux concepts, c'est-à-dire au langage, que revient le pouvoir de délimiter les phénomènes sensibles dans le but de les constituer en complexes. « L'homme voit plus avec le cerveau qu'avec l'œil ; l'œil n'est que le moyen de voir »⁵⁹. Si Mach fait référence au cerveau, c'est parce qu'il soutient que ce qui permet de mettre en relation les différentes aires de la mémoire, c'est précisément le mot. La signification du mot repose dans la masse des associations qu'il peut établir entre des traces mnémoniques. Ainsi, je reconnais cet ensemble d'éléments comme une orange, car je sais qu'il s'agit d'une orange⁶⁰. Dans cette capacité à dire ce dont je réalise l'expérience, il y a plus que la simple faculté de nommer les choses : il y va d'un pouvoir de limitation, et donc de constitution des complexes. Quand je peux dire le nom de ce que je perçois, cela signifie que je le reconnais comme le même — je peux l'objectiver, c'est-à-dire en réaliser l'expérience perceptive. Grâce au mot, le complexe n'est plus une simple somme de sensations fugitives et volatiles, il devient un objet⁶¹. Le concept fixe l'identique dans le flux des

⁵³ *Ibid.*, p. 12 ; trad. fr., p. 8. Cet exemple est dérivé avec celui d'un ami, que je reconnais toujours comme le même, malgré les changements qui l'affectent tout au long de son existence, et les habits que je porte, qui peuvent se tacher, se salir, etc., et que je reconnais toujours comme mon pull, ma veste, etc.

⁵⁴ *Erkenntnis und Irrtum*, p. 166 ; trad. fr., p. 168 et, plus généralement, p. 39-57 ; trad. fr., p. 43-62.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 173 ; trad. fr., p. 174 et *Die Analyse der Empfindungen*, p. 63-64 ; trad. fr., p. 56-57.

⁵⁶ *Erkenntnis und Irrtum*, p. 30 ; trad. fr., p. 35.

⁵⁷ *Die Analyse der Empfindungen*, p. 12 ; trad. fr., p. 8.

⁵⁸ *Erkenntnis und Irrtum*, p. 150-151 ; trad. fr., p. 152.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 55 ; trad. fr., p. 60. Mach cite en fait les propos d'un aphasique.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 52-53 ; trad. fr., p. 58.

⁶¹ Dans un autre contexte, celui du débat relatif au contenu, conceptuel ou pas, de la perception, j'ai tenté

phénomènes.

Un exemple, emprunté à *L'Analyse des sensations*, nous fera comprendre ce pouvoir accordé au mot :

L'arbre avec son tronc rugueux, dur et gris, ses branches nombreuses et balancées par le vent, ses feuilles douces, lisses et brillantes, nous apparaît de prime abord comme un tout, *une chose une et indivisible*. Nous tenons de la même manière un fruit rond, jaune et sucré, ou bien le feu clair et chaud parcouru de langues multiples, pour *une seule et même chose*⁶².

Quelle est la raison de cette capacité à percevoir ces complexes de sensations comme des « tous », comme une seule et même chose ? Mach en donne directement l'explication :

Nous désignons ce tout d'un seul nom ; un mot suffit, qui tire comme un fil tous les souvenirs révolus qui s'y attachent, et les fait surgir du fond de notre oubli⁶³.

En écho à ces exemples, Mach ira jusqu'à soutenir, dans une phrase lapidaire, que « tous les "corps" ne sont que des symboles de pensées [*Gedankensymbole*] »⁶⁴. On ne doit pas s'étonner de cette thèse du physicien autrichien : elle s'inscrit dans la droite ligne de la thèse de l'économie de la pensée, qui s'applique aussi bien dans la recherche scientifique que dans notre vie quotidienne — et d'autant plus dans celle-ci que Mach n'établit pas une césure entre l'activité intellectuelle et notre expérience quotidienne, la science servant souvent à ses yeux de révélateur des pratiques de notre vie de tous les jours⁶⁵. Les choses et le Moi sont des fictions, qui ne trouvent d'autres corrélats dans le monde que ceux que nous postulons nous-mêmes grâce au langage — essentiellement dans un but pratique⁶⁶.

Au-delà des réflexions de Mach sur le cerveau et les différentes aires de la mémoire, que je ne discuterai pas dans le cadre de cette étude, ou encore de sa théorie de l'économie de la pensée, longtemps débattue⁶⁷, on retiendra ici sa conception

d'aborder ce problème, en soutenant que le contenu d'un acte de perception est intégralement conceptuel, cf. A. ZINCQ, « Concepts, intentionnalité et conscience phénoménale », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, vol. VIII, n° 5, 2012, p. 1-41.

⁶² *Die Analyse der Empfindungen*, p. 105 ; trad. fr., p. 94.

⁶³ *Idem*.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 34 ; trad. fr., p. 30 et *ibid.*, p. 288 ; trad. fr. (modifiée), p. 273.

⁶⁵ « La nature des concepts peut bien mieux se révéler lorsqu'on analyse la formation des concepts scientifiques, que les concepts vulgaires » (*ibid.*, p. 300 ; trad. fr., p. 286). Sur le principe d'économie de la pensée, que je ne traiterai pas ici, cf. E.C. BANKS, *op. cit.*, p. 123-135 ; *Id.*, « The Philosophical Roots of Ernst Mach's Economy of Thought », dans *Synthese*, vol. 139, n° 1, 2004, p. 23-53 ; R. HALLER, « Poetic Imagination and Economy : Ernst Mach as Theorist of Science », dans J. AGASSI & R.S. COHEN (eds.), *Scientific Philosophy Today : Essays in Honor of Mario Bunge*, Dordrecht, D. Reidel, 1982, p. 71-84.

⁶⁶ Cf. *Die Analyse der Empfindungen*, p. 15 ; trad. fr., p. 11 ; *ibid.*, p. 21 ; trad. fr., p. 17 et *Erkenntnis und Irrtum*, p. 22 ; trad. fr., p. 26.

⁶⁷ On se rappellera que Husserl consacre le chapitre IX de ses *Prolégomènes à la logique pure* au principe

particulièrement originale de l'expérience perceptive, selon laquelle le réel s'ordonne par le biais de notre langage⁶⁸.

Une physiologie et une psychologie des sens sont tout à fait possibles, à la condition de ne pas absolutiser les sensations : ce que je considère tantôt comme un mouvement ondulatoire, une image sur la rétine, l'excitation à la base d'un processus nerveux, etc., peut tout aussi bien être considéré comme un effet, par exemple agréable ou désagréable, d'une lumière aveuglante orientée dans ma direction. Parler « d'impressions du monde sur nos sens » est un pas que Mach ne franchit pas, car parler d'une impression sensible, c'est déjà faire œuvre d'objectivation conceptuelle ; cela équivaut, en d'autres termes, à adopter un point de vue spécifique pour parler de ce dont je réalise l'expérience. Dans la philosophie de Mach, qui semble marquée par une certaine forme de « conceptualisme » (au sens du débat contemporain sur le contenu de la perception), il n'existe pas de place pour des sensations « en soi ». Nous avons tout au plus affaire à des éléments dont nous serions bien en peine d'expliquer la nature et, *a fortiori*, de concéder de quelconques propriétés stables et immuables. En bref, je n'ai jamais affaire, d'après la théorie de l'expérience de Mach, qu'à des objets qui ont déjà été constitués par mon langage. Tenter de faire de ceux-ci, après coup — par exemple, les sensations —, les constituants fondamentaux de l'expérience, cela revient à commettre une pétition de principe — car nous reconnâtrions alors, comme naturellement présent dans l'expérience, ce que nous-mêmes y avons en fait déjà déposé.

À présent, il devient possible de proposer une réévaluation du monisme neutre de Mach. Selon moi, cette désignation n'est admissible que si l'on respecte deux clauses.

(1) Ce monisme doit être authentiquement neutre : Mach, comme nous l'avons

d'économie de « Mach-Avenarius » (cf. E. HUSSERL, *Recherches logiques*. Tome 1 : *Prolégomènes à la logique pure*, trad. fr. H. Elie et alii, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Épiméthée », 2003, p. 212-233).

⁶⁸ Cette théorie de l'expérience laisse étonnement présager celle de John McDowell qui, dans *Mind and World*, soutient qu'il y a un « engagement inextricable de l'entendement dans les présents mêmes de la sensibilité » (J. McDOWELL, *Mind and World*, Cambridge (Mass.)/London, Harvard UP, 1996, p. 46 ; trad. fr. C. Alsaleh, *L'Esprit et le monde*, Paris, J. Vrin, coll. « Analyse et Philosophie », p. 79). Toutefois, dans la perspective de Mach, et contrairement à J. McDowell, les expériences ne sont pas des « impressions du monde sur nos sens », des produits de la réceptivité au cœur de laquelle le conceptuel viendrait se mêler. Certes, l'expérience s'avère tirer son contenu de la mise en œuvre spontanée de « capacités conceptuelles » dans ce qui apparaît, chez Mach, comme de la « sensibilité », mais il est impératif de garder à l'esprit le combat contre le troisième régime absolutiste : celui des sensations — auquel McDowell donne sa caution. L'expérience n'est pas un mélange de langage et de sensations, dont le mixte aurait pour effet de produire des objets. Comme nous l'avons vu, les sensations sont elles aussi des objets, c'est-à-dire le produit d'un travail d'objectivation.

vu, prône « l'indétermination des sensations »⁶⁹. Cela n'a donc pas de sens de soutenir que, pour Mach, il y aurait des sensations « en soi » dont l'assemblage permettrait la constitution d'objets d'expérience. Ainsi que je l'ai mentionné, Mach soutient que « les sensations ne peuvent pas à elles seules servir de fondement à une vie psychique ayant quelque ressemblance, même éloignée, avec la nôtre »⁷⁰. La neutralité des éléments signifie par conséquent l'impossibilité de réduire ce dont on peut faire l'expérience à des « atomes » sensibles, psychiques, physiologiques, etc.⁷¹ Il s'agit bien plus d'une thèse qui se définit, de manière négative, contre les idées de chose en soi, de Moi et de Donné et qui, sur son versant positif, se limite à postuler un principe de réalité.

(2) La seconde clause dérive directement de la première. Quoique ce que nous connaissons ultimement du réel ne soit évidemment pas le réel en lui-même, mais des éléments dont nous ne pouvons rien dire, sinon qu'ils « sont », ceux-ci ne suffisent cependant pas à organiser notre expérience. C'est au langage que revient selon Mach cette prérogative. Mach n'est pas un atomiste. Certes, il conserve le principe empiriste de la loi de l'association, mais il n'érige pas celle-ci en unique norme d'ordonnement de l'expérience. Nous avons vu que la loi de l'association est subordonnée à l'activité linguistique. Les constantes ne deviennent telles qu'à partir du moment où il est possible de les identifier comme relevant d'un complexe de sensations.

Ces deux clauses n'entrent-elles pas en contradiction avec le projet d'une analyse des sensations ? Oui, si l'on entend par « analyse des sensations » le projet consistant à disséquer un donné sensible s'offrant naturellement à nous⁷². Non, si l'on prend garde au fait que ce donné, c'est à nous-même que, par le biais du langage, nous l'offrons.

SUR UNE POSSIBLE *GESTALTPSYCHOLOGIE* CHEZ ERNST MACH

Nous pouvons dès à présent tenter de répondre à la question de savoir si Ernst Mach a effectivement développé une réflexion théorique sur la *Gestalt* et, le cas échéant, si cette réflexion est compatible avec sa théorie de l'expérience. Comme j'y ai insisté, la

⁶⁹ R. BRISART, art. cit., p. 61.

⁷⁰ *Die Analyse der Empfindungen*, p. 223 ; trad. fr., p. 207.

⁷¹ À nouveau, il semblerait que Mach retrouve sur ce point le dernier Husserl (cf. *Logique formelle et logique transcendantale*, trad. fr. S. Bachelard, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Épiméthée », 2010⁶, p. 379 et *Méditations cartésiennes*, trad. fr. G. Peiffer & É. Levinas, Paris, J. Vrin, 1969, p. 33).

⁷² C'est la thèse de C. Bonnet et P. Wagner dans leur introduction à *L'Âge d'or de l'empirisme logique. Vienne–Berlin–Prague. 1929-1936*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 2006, p. 8-10. Contrairement à ce qu'affirment les auteurs, nous avons pu constater que l'analyse des sensations était intimement liée à une analyse du langage.

question qui anime Mach dans *L'Analyse des sensations* consiste à comprendre notre capacité à percevoir un objet comme le même en dépit des changements qui affectent les éléments sensibles dont il est composé. Plus exactement, il s'agit d'interroger notre aptitude à appréhender des *réurrences* à l'intérieur de l'expérience, de telle façon qu'au fil de celles-ci un *objet* puisse se constituer pour nous. On prendra pour preuve la citation de *L'Analyse des sensations* mentionnée par Ehrenfels dans son article — celle où Mach parle de l'arbre qui peut être reconnu comme « un tout unitaire et indivisible »⁷³. Elle témoigne effectivement de l'intérêt de Mach pour la problématique de l'identification d'un *même* objet. Je suggérerai par conséquent que la notion de *Gestalt*, que Mach développera dans la suite de son ouvrage, est une variation de cette problématique. De ce point de vue, le concept de forme n'apparaît désormais plus en contradiction avec le projet d'une analyse des sensations, il en est au contraire fondamentalement indissociable. Dans la rencontre avec la forme, je fais l'expérience du même objet, que je peux appréhender dans son identité, au travers des fluctuations qui affectent ses constituants élémentaires. Que je puisse reconnaître la même mélodie alors qu'elle est jouée sur des notes différentes, cela constitue un cas particulier d'une capacité plus générale à saisir des réurrences au sein du champ sensible. C'est en ce sens que l'on peut réinterpréter cet extrait de *L'Analyse des sensations* relatant des expériences où s'instancie une forme :

Si deux suites de sons prennent pour point de départ deux notes différentes en progressant d'après les mêmes rapports de fréquences, dans les deux cas nous reconnaissons par la sensation tout aussi immédiatement la même mélodie, comme il en va dans deux dessins géométriquement semblables et disposés de manière semblable, dans lesquels nous reconnaissons une même *forme* [*Gestalt*]⁷⁴.

Que ce soit dans le cas de l'arbre que je perçois au fond du jardin ou du thème de la fugue que j'écoute, j'identifie dans chaque cas la présence d'un « objet » identique.

Mais peut-on se satisfaire de cette seule réponse au paradoxe soulevé dans le titre de cet article ? Bien que l'on soit autorisé, dans la perspective adoptée dans ces pages, à ramener la question de l'expérience à celle de l'identité des objets qui la composent, n'y a-t-il pas lieu de faire une distinction entre les expériences qui impliquent la présence d'une forme et celles qui n'en impliquent pas ? Le moment où je reconnais la même mélodie jouée dans des tonalités différentes constitue sans aucun doute une expérience autre que celle où j'identifie ce qui se trouve devant moi comme la table de travail sur laquelle j'écris chaque jour. Dans le premier cas, et au contraire du second, on n'a pas uniquement affaire à la saisie unitaire d'une totalité complexe (la reconnaissance du fait qu'il s'agit d'une mélodie) car ce qui est appréhendé semble d'un autre ordre que celui

⁷³ *Die Analyse der Empfindungen*, p. 223 ; trad. fr., p. 207.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 265-266 ; trad. fr. (modifiée), p. 250-251. Je supprime les italiques.

du sensible : reconnaître une *même* mélodie ne consiste pas seulement à faire l'expérience d'une mélodie et à la reconnaître comme telle ; il y va d'une capacité à mettre en perspective différents complexes de sensations et à y appréhender une forme qui, identique dans les différents complexes, se soustrait à l'analyse de leurs parties individuelles. Peut-on alors invoquer à nouveau les principes de la permanence et de la différenciation suffisante ? Ceux-ci entrent sans aucun doute en ligne de compte : mais faire appel à eux seuls ne permettrait pas encore de saisir ce qui se joue dans l'expérience de la forme. Par contre, il faut réaffirmer le principe plus fondamental de la présence de l'activité linguistique et du pouvoir de nomination qui travaillent en creux l'expérience. S'il revient au langage de nous permettre de vivre une expérience perceptive, c'est par conséquent à l'intérieur de ce cadre épistémique posé par Mach que doit être envisagée la notion de *Gestalt*. Ce que je perçois ne devient tel qu'à la condition de pouvoir être reconnu comme le même — et cette aptitude est le fait du langage. Mais il faut aller plus loin : ce cadre épistémique doit être enrichi de la thèse défendue par Mach selon laquelle l'homme est capable de déterminer arbitrairement un point de vue. Les objets de l'expérience sont non seulement tributaire d'une activité linguistique, mais celle-ci est conditionnée par le point de vue qui a été adopté par celui qui réalise l'expérience. On doit considérer l'argumentation de Mach en faveur de la primauté du linguistique et la théorie des points de vue comme corollaires l'une de l'autre. Si la reconnaissance de leur intime connexion permet d'accéder à une conception globale satisfaisante de sa philosophie de l'expérience, c'est aussi parce qu'elle prend en compte le problème de l'appréhension de la mélodie qui évolue de tons en tons ou de la perception de l'arbre qui se balance dans le vent⁷⁵. Saisir une *Gestalt*, cela n'est permis qu'à la condition d'avoir déterminé un point de vue, par exemple celui de la gamme ou des essences arboricoles et, à l'intérieur de ce point de vue assumé, maîtriser les concepts adéquats à la fixation des complexes d'éléments qui entrent dans la constitution de l'objet.

On comprend mieux pourquoi le concept de *Gestalt* n'est pas apparu, aux yeux de Mach, comme une remise en cause de sa théorie de l'indétermination des éléments : tout simplement parce que nous sommes très loin de toute volonté de considérer la *Gestalt* comme un principe de structuration interne au sensible. Mach reste cohérent avec son « élémentarisme ». Le monde, selon Mach, se réduit bel et bien à un ensemble

⁷⁵ Bien sûr, il est incontestable que, du point de vue de Mach, certaines régularités sensibles innervent le réel indépendamment de notre pouvoir linguistique de constitution — et la référence à la loi de l'association témoigne de l'attachement à cette idée. Néanmoins, nous sommes forcés de constater que ces régularités ne sont perceptibles qu'eu égard à notre possibilité de les identifier nominalement : un élément ne devient récurrent que dans la mesure où il a déjà été conceptuellement saisi. En somme, le principe de l'association est un auxiliaire — précieux, mais qui lui est subordonné — de notre capacité à identifier conceptuellement chaque *item* de notre expérience perceptive (cf. A. ZINCO, art. cit.).

d'éléments, mais dont la nature reste indéterminée. Les éléments peuvent certes s'identifier avec des sensations mais, dès qu'ils sont considérés comme telles, les sensations désignent des objets, de même que les complexes qu'elles composent. « Il ne faut pas chercher à expliquer la sensation »⁷⁶ si l'on entend par là le projet de déterminer intégralement ce que sont les éléments — la question est, pour le physicien autrichien, dénuée de sens⁷⁷.

CONCLUSION

À côté du pâle monisme neutre qu'en a fait Russell, et d'une paternité non reconnue de la notion de *Gestalt*, il existe une troisième voie pour rendre compte de la philosophie d'Ernst Mach. Celle-ci, comme je l'ai suggéré, consiste en un monisme neutre bien compris, que l'on peut brièvement résumer en trois thèses principales. (1) Les éléments ne sont pas des sensations, au sens de composantes ultimes de l'expérience qui existeraient « en soi », il s'agit bien plutôt d'un principe de réalité qui consacre, au contraire, l'indétermination de la sensation. (2) Il n'est d'expérience possible que de ce dont je possède un concept. (3) D'après la ligne exégétique que j'ai tenté de défendre ici, on peut déduire une troisième thèse des deux précédentes : la notion de *Gestalt* constitue un cas particulier d'une problématique générale, celle de l'explicitation de notre capacité à percevoir un objet comme le même, depuis un point de vue déterminé, en dépit des changements qui affectent la structure sensible de cet objet. Pour le dire autrement : percevoir, c'est toujours percevoir quelque chose comme identique, ce qui est rendu possible grâce à l'actualisation d'une capacité conceptuelle au sein d'un point de vue donné.

Ces trois thèses permettent de reconsidérer la portée de la philosophie d'Ernst Mach. Nous sommes loin du positivisme obtus qu'a présenté l'historiographie⁷⁸, dont le principal apport philosophique aurait été d'ouvrir la voie au Cercle de Vienne, ou encore d'un réalisme des sensations. Si l'on accepte la lecture présentée ici, il n'y pas de Mythe du Donné chez Mach. Cette réévaluation témoigne de la possibilité d'un dialogue fructueux avec la phénoménologie de Husserl, mais aussi, par exemple, avec les travaux d'un W.V.O. Quine ou d'un J. McDowell — dont Mach, à certains égards

⁷⁶ « Un problème — s'il est reconnu principiellement comme insoluble — doit reposer sur une question que l'on formule à l'envers » (*Die Analyse der Empfindungen*, p. 290 ; trad. fr., p. 275). Il n'y a qu'un pas à franchir, et nous nous retrouvons à la proposition 6.5 du *Tractatus* de Ludwig Wittgenstein.

⁷⁷ *Erkenntnis und Irrtum*, p. 51 ; trad. fr., p. 57.

⁷⁸ C. BONNET & P. WAGNER, « Introduction » à *Id.*, *L'Âge d'or de l'empirisme logique. Vienne-Berlin-Prague. 1929-1936*, op. cit., p. 9.

et selon les réserves que j'ai émises, paraît préfigurer les thèses relatives au rapport entre le langage et l'expérience. Quoi qu'il en soit, il n'y a peut-être pas de « philosophie d'Ernst Mach »⁷⁹, mais en tout cas, il y a assurément chez Mach une authentique et originale théorie de l'expérience.

⁷⁹ « Es gibt keine *Machsche* Philosophie ! » (*Die Analyse der Empfindungen*, p. 334 ; trad. fr., p. 320).